Chapitre 2 : Les expressions de la sensibilité

Introduction :

*Qu’est-ce que la sensibilité ?*

Il y a différents emplois du terme « sensibilité ». Exemple : la sensibilité à la lumière, la sensibilité nerveuse.

La sensibilité nerveuse est une capacité commune à l’ensemble des êtres vivants. On est affecté par la sensibilité nerveuse dès que l’on possède des sens. En outre, il y a différents degrés de sensibilité nerveuse chez les êtres vivants.

Néanmoins, même si tous les êtres vivants disposent d’une sensibilité nerveuse, seuls les êtres humains possèdent une sensibilité sentimentale. Chez l’être humain, on aura donc tendance à identifier ce qui relève de la sensibilité spontanée, ce qui nous affecte passivement, et qui s’oppose d’abord à tout ce qui, dans l’esprit, manifeste une activité intellectuelle. La sensibilité est une capacité qui est toujours vécue subjectivement et singulièrement.

I. Des sensations aux émotions :

A. La sensibilité sensorielle :

La sensibilité sensorielle, c’est ce que l’homme partage avec tous les autres êtres sensibles. La sensibilité sensorielle repose sur le fait d’éprouver des sensations (ce qui affecte un ou plusieurs sens). Une sensation est une information provenant d’une stimulation des organes des sens, c’est une information qui provient d’un stimulus (singulier de stimuli). Exemples : gorge sèche, essoufflement.

La sensibilité sensorielle relève d’une conscience spontanée, immédiate.

On distinguera ainsi :

|  |  |
| --- | --- |
| La conscience spontanée  | La conscience réfléchie  |
| La conscience du monde, et la présence physique de l’homme à lui-même.Avoir une conscience spontanée, c’est être en mesure de « se sentir ». (termes employés par Kant dans *Anthropologie du point de vue pragmatique*).  | C’est la conscience qu’un sujet a de ses états et de ses actes, mais c’est aussi la capacité, qui permet à ce sujet de se distinguer de ses états et de ses actes (la conscience d’être conscient). Avoir une conscience réfléchie, c’est être en mesure de « se penser ».  |

La verbalisation de la conscience spontanée, l’évocation des sensations par la parole (par le *logos*) s’avère particulièrement difficile, elle nécessite un effort.

B. La sensibilité affective :

Définition de l’émotion :

Du latin « *motio* », mouvoir : l’émotion c’est ce qui met en mouvement, c’est un trouble intense et passager de la conscience, qui se traduit par des manifestations corporelles.

Exemples : la peur, le dégoût, la colère.

Nos émotions se traduisent par des manifestations corporelles et des sensations accompagnent habituellement nos émotions. Il y a un lien, une relation entre les émotions et les sensations ; les sensations peuvent être à l’origine des émotions, ou en être la conséquence, ou les deux.

Exemples : émotion de dégoût accompagnée de nausées.

Définition du sentiment :

Le sentiment est une forme supérieure de l’affectivité, par laquelle nous donnons une valeur au monde. C’est un état affectif complexe, il possède des éléments émotifs et imaginatifs. C’est un état affectif plus durable qu’une émotion, et qui peut persister en l’absence de stimulation externe. Le registre des sentiments invite à une expression artistique.

Exemple : le sentiment de culpabilité est fait de peur et de colère retournée contre soi.

La sensibilité affective relève d’une conscience réfléchie.

II. Faut-il maîtriser ou suivre nos émotions ?

A. La maîtrise des émotions

Dans la tradition stoïcienne, les émotions peuvent et doivent être maîtrisées. Pour les stoïciens, il est en notre pouvoir de ne pas être troublé par les émotions, en clarifiant nos représentations, en prenant conscience du fait que l’émotion ne dépend pas de nous. Comment puis-je ne pas me laisser emporter par mes émotions ? Comment les dominer, comme m’extraire de leur influence ?

*Comment maîtriser nos émotions ?*

Exemples : la peur d’un naufrage ou la peur de la mort.

Dans le cas de ces deux peurs, nous sommes maîtres des représentations subjectives que nous ajoutons à la réalité objective (*comme si nous ne percevions pas déjà la réalité objective au travers d’une représentation, nécessairement subjective*). Selon les stoïciens, on peut se rendre totalement maîtres de ses représentations ; nous ne sommes pas la mort, nous ne sommes pas la peur ; mais nous sommes l’ensemble des représentations dont nous sommes à l’origine. Pour les stoïciens, il faut distinguer notre représentation (l’idée du naufrage par exemple), de ce qui est (le naufrage). D’après Pierre Hadot, les stoïciens considèreraient ainsi le « moi » comme une citadelle intérieure. Toute la philosophie stoïcienne repose donc sur une distinction entre ce qui dépend de moi et ce qui ne dépend pas de moi.

|  |  |
| --- | --- |
| Ce qui dépend de moi  | Ce qui ne dépend pas de moi  |
| « pensées, tendance, désir, refus »  | « Santé, richesse, opinion des autres, honneurs. » |
| Domaine du bien et du mal  | Domaine des choses indifférentes |

Le sage stoïcien vise l’apathie (a-patior), une impassibilité, une tranquillité de l’âme. Cette tranquillité, cette quiétude, s’oppose au trouble de l’émotion.

*Est-ce réellement souhaitable de devenir impassible en se détachant des événements extérieurs ?*

B. Être à l’écoute des émotions fondamentales

Rousseau, *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes* (1755)

Situation dans l’œuvre :

L’extrait étudié se situe dans la 1ère partie du second discours, celle dans laquelle Rousseau essaye de concevoir ce que serait l’homme à l’état de nature, s’il vivait en dehors de toute loi, en dehors de toute société politiquement organisée.

Thème : La pitié

Problème : Quel est le fondement de la morale ?

Thèse du texte : c’est le sentiment naturel de la pitié qui doit être tenu pour le véritable fondement de la morale.

*Quelles sont les caractéristiques de la pitié selon Rousseau ?*

Rousseau définit la pitié comme un sentiment naturel, inné, universel, qui ne relève pas de notre propre culture, et qui ne nécessite pas d’être préalablement réfléchi pour s’exprimer. Cette caractéristique naturelle de la pitié se justifie selon Rousseau par sa capacité à concourir à la conservation mutuelle de l’espèce. La pitié serait absolument nécessaire à la survie de l’espèce humaine, en modérant dans chaque individu « l’activité de l’amour de soi-même » (l’amour de sa propre conservation). La pitié contrebalance, modère l’amour de soi, puisque l’amour de soi-même est la recherche de sa propre conservation, tandis que la pitié est quant à elle un sentiment, qui, par définition, recherche la conservation de l’espèce.

La pitié c’est le dégoût éprouvé par tout individu à l’état de nature, devant le spectacle des souffrances d’autrui, devant la possibilité de faire souffrir un semblable, alors même qu’il n’est pas absolument nécessaire de le faire souffrir, alors même que le fait de demeurer pacifique ne nuit pas à notre propre conservation.

Bilan sur le texte de Rousseau :

La moralité de l’homme, sa capacité à se comporter comme un être moral n’est pas le résultat d’une éducation mais d’un sentiment présent chez tous les hommes. Elle fonde la morale indépendamment des mœurs (cultures), des époques ou de l’éducation.

*Pour Rousseau, est-ce la culture et l’éducation qui sont susceptibles de rendre l’homme sans pitié, si la pitié semble être une partie intégrante de son état de nature ?*

III. Pourquoi est-ce difficile d’exprimer nos sentiments ?

Henri Bergson, *Le rire (*XXème)

Thèse : Le langage

Problème : Les mots nous permettent-ils d’exprimer et de prendre conscience de nos sentiments ?

Construction du texte :

- 1er mouvement : analyse du mot comme une étiquette

Une étiquette c’est ce qui indique la fonction d’un objet ou sa composition, c’est ce qui adhère, qui est difficile à décoller.

Les mots colleraient aux choses comme des étiquettes qui ont une fonction utilitaire. Le mot n’adhère pas une chose et ne désigne pas une chose telle qu’elle est, il ne la montre pas, il l’évoque, il la signifie, de façon abstraite, au travers d’un signifié, qui n’est qu’un concept, qu’une idée générale, toujours à une certaine distance de la singularité de la réalité empirique.

La généralité du mot rend la communication plus pratique, plus efficace, elle rend la représentation du monde plus simple. La généralité du mot correspond à la fonction commune de la chose, elle occulte nécessairement sa singularité (elle occulte « les choses mêmes »).

- 2ème mouvement : Les mots comme obstacle à l’expression et à la prise de conscience de nos propres sentiments.

Thèse du texte :

Entrainement à la question d’interprétation

*Montrez pourquoi, selon Bergson, « jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe » ?*

Le texte proposé à notre interprétation est extrait d’un ouvrage d’Henri Bergson, *Le Rire*, publié au XXème siècle. En l’occurrence, Bergson s’intéresse tout particulièrement à la question du langage. Dans quelle mesure le fait que les mots masquent les choses et nous empêchent par-là de saisir ce qu’elles sont, influe-t-elle sur notre propre capacité à nous connaître, sur notre propre capacité en tant qu’individu à saisir ce qu’il y a de singulier en nous, à saisir notre individualité ? Bergson commence par rappeler que les mots, du fait que la langue serve avant tout à transmettre efficacement une information, sont toujours des généralités, aussi subtils soient-ils, ils n’évoquent jamais que des concepts, mais non pas les choses-elles mêmes (leur aspect particulier). Ensuite, Bergson montre que cette caractéristique généralisante du langage, apparait comme une insuffisance, comme un obstacle à l’expression et à la prise de conscience de nos propres sentiments dans toute leur singularité. Notre usage commun, et non artistique de la langue fait systématiquement apparaître nos propres sentiments « sous leur aspect impersonnel », et c’est en ce sens que Bergson considère que « jusque dans notre propre individu, l’individualité nous échappe ».

*Le romancier et le poète parviennent-ils à exprimer les sentiments ?*

*Si les mots nous masquent la réalité extérieure et nos propres états d’âmes, l’artiste serait-il un révélateur ?*

Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience (1889)*

Thème : L’expression des sentiments

Problème : Le langage nous permet-il d’exprimer la singularité de nos sentiments ?

Thèse : Le langage n’est pas à la mesure de nos sentiments, il est fondamentalement en inadéquation avec nos sentiments. Les écrivains et les romanciers, plus que le commun des mortels, parviendraient à se rapprocher au plus près de la singularité des sentiments qui les traversent. Cependant, quel que soit l’effort qu’ils seraient susceptibles d’investir dans la réalisation de leur démarche, ils seraient fatalement limités, par le fait que « la pensée demeure incommensurable avec le langage ».

Moments du texte :

1er moment : Rappel de l’incapacité du langage à nous permettre d’exprimer et à nous permettre de conscientiser nos sentiments dans toute leur singularité.

2ème moment : Les écrivains s’efforcent de combattre les généralités du langage, ils tentent de se rapprocher de la singularité des sentiments qui les traversent.

3ème moment : Le pensée demeure incommensurable avec le langage.

Bilan sur le texte de Bergson :

Bergson compare les sentiments au déplacement d’un mobile en construisant une analogie :

Eprouver un sentiment reviendrait à parcourir un espace, à se déplacer, tandis que dire un sentiment reviendrait à intercaler des points fixes entre les deux extrémités de cet espace. Les mots sont fixes tandis que les sentiments sont en mouvement, ils nous animent. Les mots ne pourront donc jamais exprimer véritablement le sentiment, puisqu’ils ne sont pas de même nature, la nature du mot est d’être fixe, tandis que le propre du sentiment est d’être fugitif, en mouvement.

Les expériences subjectives et singulières que sont l’amour et la haine sont mobiles, elles nous émeuvent. Jamais la fixité des mots ne pourra jamais exprimer ce qui nous agite, elle ne pourra jamais rendre compte de l’agitation, du mouvement des sentiments.

Ainsi une partie de notre vie intérieure, de notre pensée, reste ineffable ou indicible. Ce qui nous émeut ne peut être fixé par des mots.

IV. Une expérience esthétique : le sentiment du sublime

Rappel étymologique :

Le terme « esthétique » vient du grec *aisthetikos*, qui signifie qui « peut être perçu par les sens ».

Par extension, c’est devenu un adjectif qui désigne tout ce qui concerne la beauté. Le jugement esthétique désigne un jugement d’appréciation du beau.

Le nom commun féminin « esthétique », renvoie quant à lui à la science, à la théorie du beau, et même plus précisément, à la philosophie de l’art.

E. Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790)

Introduction de l’extrait :

La *Critique de la faculté de juger* ou *Critique du jugement*, est un ouvrage qui concentre un ensemble de réflexions sur l’art, sur le beau et le sublime.

Thème du texte : Le sublime

Problème : qu’est-ce que le sublime ? Est-il présent dans la nature ou dans le sujet qui la contemple ?

Construction du texte :

1er moment :

Kant énumère des éléments et des phénomènes naturels, puis fait apparaître une disproportion entre les phénomènes naturels et l’homme : du point de vue de la grandeur et de la force.

Les forces de l’homme et celles de la nature sont sans commune mesure. Il en découle une impossibilité pour l’homme de résister à ces forces naturelles qui sont incomparablement plus puissantes qu’il ne l’est. L’homme, d’un point de vue physique, n’est rien face à la nature.

Exemple : impossibilité de lutter contre la puissance dévastatrice d’un ouragan.

2ème moment :

Le sentiment du sublime découle d’un paradoxe apparent entre le caractère à la fois « effrayant » et « séduisant » des spectacles que peut nous offrir la nature. Le plaisir ressenti lorsque l’on fait l’expérience du sublime est donc inversement proportionnel à la crainte, à la peur engendrée par les forces de la nature. En ce sens, le sublime peut être considéré comme une tension entre l’effroi et le plaisir.

Les forces démesurées de la nature nous plaisent parce qu’elles « élèvent les forces de l’âme ». Ce que l’on nomme « sublime », c’est ce qui stimule notre esprit et l’amène à dépasser ses limites habituelles. Le sentiment du sublime n’est pas passif, ce n’est pas une forme de contemplation, c’est un sentiment stimulant, qui produit une activité en notre esprit. C’est de cette activité même que dépend l’émergence d’un tel sentiment.

Cette stimulation conduit à découvrir des nouvelles forces : « un pouvoir de résistance d’une tout autre sorte », des forces non pas physiques et naturelles mais spirituelles.

Ce sentiment du sublime permet la révélation de la supériorité de l’esprit sur la nature. C’est la nature qui fait naître le sentiment du sublime, mais ce n’est pas la nature en tant que tel qui est sublime. L’expérience du sublime est celle d’un renversement, elle permet soudain à l’être humain de se mesurer à ce qui lui apparaissait incommensurable.

Conclusion sur le texte de Kant :

Rien dans la nature n’est sublime. Ce qui est sublime ce n’est pas le spectacle d’une nature immense ou déchaînée ; ce qui est sublime, c’est la « destination » de l’homme, ce qui le distingue et le sépare de la nature, ce qui donne sens à son existence.

La nature n’est pas sacralisée, c’est l’homme qui l’est, et c’est par l’intermédiaire de la nature et de son spectacle que l’homme prend conscience de sa valeur, de la singularité inestimable de sa condition de sujet pensant, de sujet moral.

Le paysage n’est pas un miroir de l’âme qui s’offrirait au spectacle de l’homme, il est l’intermédiaire qui révèle à l’homme sa valeur et sa liberté. Et en ce sens, le sublime c’est l’expérience même de cette révélation.